

Ardor

COLLECTIF, *De l'ardeur en milieu tempéré*

MÉTIE NAVAJO, *L'Afrique brûle*

JEAN-HUGUES LARCHÉ, *Éros désinvolte*

SOPHIE KHAN, *L'entendement d'amour*

MARGUERITE PORETE,
Le Miroir des âmes simples et anéanties (extraits)

MÉTIE NAVAJO, *Deux voix dans un même souffle*

LUC GUÉGAN, *L'ardeur de Roberto Calasso*

HEINRICH VON KLEIST, *Le Théâtre de marionnettes*

THOMAS SPAEHER, *La prise de Paris*

STÉPHANE MARIE, *La plaine, l'étincelle*

AMANTES & AMIES, *Lettres à Casanova*

LILA AZAM ZANGANEH, *Antiterra*

COLLECTIF, *Ardis*

Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.

ARTHUR RIMBAUD, *Une saison en enfer*

De l'ardeur en milieu tempéré

LUC GUÉGAN, SANDRICK LE MAGUER, STÉPHANE MARIE,
ÉLÉONORE MARIE-ESPARGILIERE, MÉTIE NAVAJO

Le buisson d'épines est le vieil obstacle sur ton chemin. Si tu veux avancer, il doit prendre feu.

KAFKA, *Journal*, 18 novembre 1918

Situation – Samedi 19 mars 2011, Paris, 20^e arrondissement, table ronde entre cuisine et bibliothèque. Allées et venues de la table à la fenêtre, de cafés en cigarettes. La ronde ne semble en rien détourner notre benjamine, Esther, de sa belle humeur coutumière. Elle ponctue parfois les échanges d'un fracas de jouets sur le plateau de sa chaise à étage.¹

*

Le feu – C'est en brûlant que le premier dieu, Prajāpati, hypostase indienne de l'esprit absolu, crée le monde. Seul, plongé dans les ténèbres, le Créateur garde les bras levés pendant mille ans. Son ébullition interne fait sourdre une vapeur de tous ses pores, en autant de points lumineux qui forment les étoiles. Mais que brûlait Prajāpati ? L'ardeur. Dans son isolement d'être premier, Prajāpati pratiquait le *tapas*. Ce *tapas* des hymnes du Vēda – littéralement « chaleur, brûlure » – a souvent été traduit par « ascèse » et été associé, dans une tradition christianisante, aux pénitences et mortifications. À partir du XX^e siècle, des spécialistes du monde indien tels Louis Renou ou Jean Varenne ont opté pour « ardeur », rendant ainsi compte de l'échauffement produit par l'exercice ascétique. Polysémie contradictoire ? Ne serait-ce pas plutôt que nos yeux d'Occidentaux ne veulent souvent voir dans l'ascèse indienne que le goût d'une souffrance immobile, de même que nous ne sentons plus le feu qui brûle chez les mystiques du Moyen Âge ?²

¹ Propos recueillis et composés par Luc Guégan et Métie Navajo.

² Cf. *infra*, Marguerite Porete ainsi que Sophie Khan, *L'entendement d'amour*.

Au XII^e siècle, Guillaume de Saint-Thierry affirmait que la destinée de l'âme était non pas de devenir semblable à Dieu mais de « devenir ce que Dieu est », de devenir par grâce ce qu'il est par nature. *La Perle évangélique*, texte flamand d'une béguine anonyme daté de 1535, parle de « vie déiforme », et contient, depuis des « intérieurs entièrement allumés », cette prière : « Donnez-moi que mon âme brûle toute de la douceur de votre nom. » Ce nom divin, c'est bien Moïse qui le premier en fit l'expérience sur l'Horeb, face au buisson ardent. La tradition juive amplifie l'épisode en l'interprétant comme une ascension de Moïse à travers les sept ciels jusqu'au trône de Dieu. Mais comme Moïse ne peut supporter la vision du visage d'un ange, lui qui n'est que chair et sang, l'ange Métatron change « la chair de Moïse en torches de feu, ses yeux en roues du char, sa force en celle d'un ange, et sa langue en une flamme. »

Contrairement à l'idée communément répandue, le cœur de l'enfer est de glace. Les damnés sont privés d'ardeur, consumés par son absence. Dante s'accorde sur ce point avec la mystique juive.

En s'éloignant des dieux on s'éloigne du feu.

*

Les eaux – Il y a un jeu éternel entre les dieux et les brahmanes. Si, à l'image de Prajāpati, ils se concentrent et ardent trop, les dieux, inquiets de leur puissance qui s'accroît, envoient une Apsara. La nymphe descend des ciels et tourne en une ronde obsédante autour de l'esprit du brahmane, qui se détourne de son *tapas* : ardeur pour ardeur, désir pour *tapas*. Les belles Apsaras sont nées des flots de la mer de lait que les dieux et les démons barattaient frénétiquement pour en extraire le nectar d'immortalité. Comme leurs sœurs grecques, elles sont donc intimement liées à l'élément liquide. Le terme grec *numphè* signifie « jeune fille prête pour les noces », mais aussi « source d'eau » rappelle Roberto Calasso dans *La Littérature et les Dieux* : « Les deux significations sont chacune le fourreau de l'autre. S'approcher d'une nymphe signifie être saisi, possédé par quelque chose, se plonger dans un élément souple et liquide qui peut se révéler, avec une probabilité égale, exaltant ou funeste. » Leurs eaux infusent la matière divine dans l'esprit des hommes qu'elles captivent. Dans *Phèdre*, Socrate se flatte d'être *numpholēptos*, possédé par les nymphes, et de parler leur langage. D'autres en deviennent fous, ou meurent. Calasso voit en Lolita la dernière nymphe célébrée en littérature, mais semble ignorer la brûlante Ada, héroïne d'un roman étrangement

védique de Nabokov, *Ada ou l'Ardeur*³. La lecture attentive du dernier chapitre de *La Littérature et les Dieux* permet pourtant de reconnaître une citation du livre. La nymphe semble donc bien s'être coulée dans les eaux mentales de l'auteur...

Si l'on s'intéresse aux autres définitions du terme « nymphe » dans un simple *Petit Larousse illustré* de 1987, on trouve : « Chez les insectes à métamorphoses complètes, état transitoire entre la larve et l'imago. » « L'imago » étant « l'insecte adulte arrivé à son complet développement et apte à se reproduire. » En filant vite : la nymphe se glisse juste avant l'*image*, et demeure dans son état transitoire, entre l'enfance et l'âge de la « reproduction », d'où elle exerce sa séduction dangereuse. Plus que d'une dégénérescence morale, Humbert Humbert, le héros de *Lolita*, semble donc atteint d'une pathologie qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires à côté de « nymphomanie » : la *nympholepsie*. Il est possédé par une fillette, qui est l'« archétype de la “nympnette” : démoniaque, perverse, et en même temps avide par-dessus tout d'ice-creams et de magazines » dit Nabokov en préambule, lui qui, quand il n'écrivait pas, courait derrière les papillons.

On dit des Apsaras qu'elles rendent fou ceux qui les repoussent, et immortels ceux qui cèdent à leur désir. Urvaśī, la première et la plus belle d'entre elles, serait à l'origine du feu.

« Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins ». Les eaux brûlent.

*

Sacrifices – Les Védas offrent de multiples versions de la genèse. Les mythes et les histoires se dédoublent et se diffractent, les acteurs échangent leurs rôles sur la scène du temps. L'origine est une ligne de fond qui recule sans cesse. Dans certains mythes, le sacrifice de Prajāpati, alors géant primordial, libère la force de création du monde. Ce sacrifice doit être renouvelé chaque jour par les hommes pour que se reconstruise l'ordre du cosmos. Le monde dans son ensemble s'articule et se désarticule comme le corps d'un homme mortel ou celui d'une marionnette⁴. Ce que retrouve à sa façon le démiurge du *Théâtre de marionnettes*⁵, au travers de sa recherche du parfait mouvement guidant le pantin articulé, qu'il finit par identifier au parfait mouvement de l'âme du marionnettiste.

³ Cf. *infra*, Collectif, *Ardis*.

⁴ Cf. *infra*, Métie Navajo, *Deux voix dans un même souffle*.

⁵ Cf. *infra*, nouvelle traduction de ce texte par Léo Zyngerman.

Quant au sacrifice lui-même, on le croit aujourd'hui évacué de nos sociétés, même si *nos sociétés* en réclament sans cesse. « C'est la crise. Il faut faire des *sacrifices*. » C'est la ruine et le ravage : « L'heure est à l'austérité. » Mais derrière le dévoiement du terme, Calasso remarque qu'« il suffit d'observer l'histoire pour comprendre que tous ces mécanismes qu'on a appelé archaïques, qu'on a rejeté au nom de la raison laïque, du progrès, etc., non seulement sont encore bien présents mais sont aussi beaucoup plus meurtriers, beaucoup plus dévastateurs qu'auparavant »⁶.

Dans le sacrifice se mêlent le feu et les eaux. Non pour apaiser leurs effets, mais pour les fusionner : liquide surchauffé qui produit la vapeur, ou la sueur. Combustion intérieure. Les prêtres védiques, les *ṛṣi*, passaient leur vie à pratiquer le *tapas* en dilatant un noyau d'ardeur. Le *tapas* n'est pas un résultat, il est action, processus. « Combustion », « noyau » et « fusion », autant de termes qui nous paraissent aujourd'hui familiers, parce que la science se les approprie et nous les répète en boucle. Concentration oblige, la centrale est leur bastion. Les foyers de braises sont transposés en cœurs de réacteurs, sans cesse entretenus ; les eaux surchauffées du *tapas* deviennent vapeurs canalisées pour entraîner les turbines et recondensées ; les rites inlassables et rigoureux sont traduits en plates et minutieuses procédures. Sans dédicace au divin, ne reste que la seule croyance dans l'arrondissement scientifique de la matière ; aucun vœu, mais le besoin toujours croissant de produire l'énergie nécessaire aux mille et un gadgets électroniques de nos intérieurs encombrés. Voilà tout ce que notre époque conserverait du rite, dans ses temples scientifiques disséminés le long des cours d'eau, aux bords des côtes, dans son paysage laboratoire. Et si elle garde encore une vague conscience du danger, elle préfère le mettre en équation, le travestir en risque acceptable, le dissoudre dans les probabilités. Quand les gestes perdent leur sens, ils ne savent que préparer ou étendre le terrain de la dévastation.

Le 14 mai 1986, alors que les Soviétiques commencent l'hasardeuse réalisation du sarcophage de Tchernobyl pour tenter de circonscrire les radiations du cœur fondu du réacteur, sortait sur les écrans français, un film qui opposait au cataclysme planétaire le vœu d'un homme et, dans un travelling final devenu mythique, l'incendie volontaire de sa maison. C'était le dernier film d'Andreï Tarkovski. Il s'intitule *Le Sacrifice*.

*

⁶ Roberto Calasso, *Entretien, L'Infimi*, n°20, automne 1987.

Et l'ardeur était verbe – En dehors du feu Agni, le seul autre dieu du panthéon védique à être aussi un élément dans le monde des hommes est une plante énigmatique, mère de toute ivresse : Soma. L'oiseau Garuda, fils d'un ṛṣi très puissant dont la semence était entièrement de *tapas* très pur, est envoyé pour subtiliser aux dieux cette plante précieuse. Né de l'ardeur, Garuda est invincible, même les flèches des dieux ne peuvent rien contre lui : il n'est pas fait de plumes, mais des syllabes des hymnes du Vêda qui s'élancent vers les cieux. La parole ardente part à la conquête du soma, dont s'enivrent les poètes.

Le terme « Vêda » signifie « le savoir » avant de désigner les textes sacrés qui contiennent ce savoir. Il apparut aux ṛṣi, littéralement les « voyants », qui virent la connaissance en même temps qu'ils l'entendirent, puis la transmirent oralement, dans le védisme, le brahmanisme, puis l'hindouisme. Échauffés par l'ardeur, les ṛṣi profèrent les hymnes, composés de formules soumises à des règles métriques très strictes. Les dieux qu'ils invoquent n'ont d'ailleurs pas d'autre corps palpable que ces mètres. Si l'on cherche les dieux, ils sont au fond de l'éther, dans la « syllabe indestructible de la strophe » dit le *Rg Vêda*.

Déjà, le Créateur, Prajāpati, est un son : son autre nom est *Ka*, la première lettre de l'alphabet sanscrit, qui est aussi l'interrogatif « qui ? ». C'est ce nom que Roberto Calasso a donné à l'un de ses principaux ouvrages sur le monde indien : *Ka*. Une première lettre qui fait syllabe, pose d'emblée une énigme qui traverse les temps, puisqu'il l'entend résonner jusqu'au K de Kafka, et même jusqu'à lui, *Kalasso*... On entend le [ka] dans les titres de plusieurs de ses ouvrages : *La Ruine de Kash*, *Les Noces de Cadmos et Harmonie*, *K*, *Ka*... Calasso aime la magie vibratoire, et remonter à ses sources : la syllabe première qui ne coule pas, les hexamètres de l'oracle d'Apollon chantés par sa Pythie.

Ada rencontre les prêtres védiques. Ils font jaillir le désir de suivre la piste éclairée par Roberto Calasso, qui voit dans la littérature le seul lieu où les dieux peuvent encore se réfugier, par l'intermédiaire de quelques nymphes parfois, si elles en éprouvent le désir.

SPREZZATURA

Revue littéraire

Thème du prochain numéro : l'inouï.

La rédaction n'acceptant aucun manuscrit, ils seront systématiquement renvoyés avant même lecture au chef d'orchestre Jacques Attali.

Comité de rédaction de la présente livraison :
Guégan – Guest – Marie – Navajo

Un abonnement peut être souscrit pour deux numéros ou plus en adressant un chèque libellé au nom de la revue à l'adresse ci-dessous.

- Abonnement pour deux numéros : 24 € (international : 34 €),
- Abonnement de soutien / d'institutions : 50 €.

Revue Sprezzatura
40, boulevard Gambetta
29200 BREST

revue.sprezzatura@free.fr
<http://revue.sprezzatura.free.fr>

SPREZZATURA A PUBLIÉ

N°1 – **Guerres irrégulières** (octobre 2009)

Collectif, Thomas Edward Lawrence, Sandrick Le Maguer, Jean-Hugues Larché, Métique Navajo, Charles-Joseph de Ligne, Stéphane Marie, Pierre Dulieu, Raimondo de Montecuccoli, Alexandre Gambler, Luc Guégan.

N°2 – **Servitudes abandonnées** (juin 2010)

Collectif, Léo Zyngerman, Stéphane Marie, Vittorio Alfieri, Luc Guégan, Donatien-Alphonse-François de Sade, Sandrick Le Maguer, Métique Navajo, Jean-Hugues Larché, Edward Sexby, Alexandre Gambler.

N°3 – **Virginal Tempo** (avril 2011)

Collectif, Stéphane Marie, Duns Scot, Michaël Gorzejewski, Luc Guégan, Friedrich Hölderlin, Léo Zyngerman, Boyer d'Argens, Sandrick Le Maguer, Jean-Hugues Larché.

N°4 – **Ardor** (mars 2012)

Collectif, Métique Navajo, Jean-Hugues Larché, Sophie Khan, Marguerite Porete, Luc Guégan, Heinrich von Kleist, Thomas Spaecher, Stéphane Marie, Amantes & Amies de Casanova, Lila Azam Zanganeh.

Collectif, <i>De l'ardeur en milieu tempéré</i>	p. 3
Métie Navajo, <i>L'Afrique brûle</i>	p. 9
Jean-Hugues Larché, <i>Éros désinvolte</i>	p. 29
Sophie Khan, <i>L'entendement d'amour</i>	p. 51
Marguerite Porete, <i>Le Miroir des âmes simples et anéanties</i> (extraits)	p. 59
Métie Navajo, <i>Deux voix dans un même souffle</i>	p. 80
Luc Guégan, <i>L'ardeur de Roberto Calasso</i>	p. 97
Heinrich von Kleist, <i>Le Théâtre de marionnettes</i>	p. 113
Thomas Spaehel, <i>La prise de Paris</i>	p. 121
Stéphane Marie, <i>La plaine, l'étincelle</i>	p. 157
Amantes & Amies, <i>Lettres à Casanova</i>	p. 167
Lila Azam Zanganeh, <i>Antiterra</i>	p. 191
Collectif, <i>Ardis</i>	p. 193

Ardeur : la première friction dans l'esprit d'où fleurit tout prodige.

R. CALASSO, *Ka*

Et si le néant qui menace d'engloutir le monde n'était que l'autre face du néant qui pourrait le sauver ? Et si l'ardeur qui menace de brûler le monde n'était que l'autre face de l'ardeur qui pourrait le ranimer ?

En faisant l'amour avec Ada [...] la réalité se dépouillait de ses guillemets qu'elle portait comme des griffes dans un monde où les esprits singuliers et indépendants sont tenus de s'accrocher aux choses ou de les déchiQUETER s'ils veulent échapper à la folie ou à la mort (qui est maîtresse folie). Le temps d'un spasme ou deux, il [Van] était hors de danger. La neuve et nue réalité n'avait besoin ni d'ancre ni de tentacule. Elle ne durait qu'un instant mais elle pouvait se renouveler aussi longtemps qu'elle et lui étaient capables de faire l'amour. La couleur, la flamme de cette réalité instantanée ne dépendaient que de l'identité d'Ada telle qu'elle était perçue par lui.

V. NABOKOV, *Ada ou l'Ardeur*

L'ardeur la plus vraie (celle qui échappe au nihilisme à l'intérieur même du monde nihiliste) naît de la rencontre avec le véritable adversaire amoureux. Lorsque cette ardeur tourne bien, lorsque le feu prend, l'adversaire révèle dès les premiers instants qu'il était à l'avance un allié et qu'il est, non seulement dans ses intentions, mais aussi dans sa nature, ou plutôt *dans son corps*, de le rester.

Ce numéro a été conçu dans des conditions scandaleuses sur lesquelles nous jugeons utile de nous étendre ici.

SPREZZATURA